

#THEORYREVOLT
THEORYREVOLT.COM

THESES ON THEORY AND HISTORY

(FR) THÈSES SUR LA THÉORIE ET L'HISTOIRE

ETHAN KLEINBERG
JOAN WALLACH SCOTT
GARY WILDER

* TRADUIT DE L'ANGLAIS (AMÉRICAIN)
PAR JOËLLE MARELLI

WILD ON COLLECTIVE ©
MAY 2018*

**PROLOGUE :
À CLIO,
MUSE
DE
L'HISTOIRE**

Chante, Clio, fille de Zeus, la colère de Théorie
devant les violations de ta mission.

Toi qui dis à Hésiode :

« si nous savons dire bien des mensonges qui ont tout l'air d'être
réalités, nous savons, quand nous le voulons, faire entendre des
vérités¹ ! »

Il est temps de préférer des vérités, car
Théorie a été déshonorée dans ta maison,
supplantée par l'empire de l'empirisme,
le fétichisme des archives, les dictats de la discipline,
l'application de l'orthodoxie et le storytelling impotent.

En l'absence de Théorie, Histoire n'est que contes,
dits par des vainqueurs et des moralistes, ne signifiant
rien au-delà d'eux-mêmes.

En l'absence de Théorie, les opérations du pouvoir
et les causes de l'injustice persistent et nous demeurent,
à nous autres mortels, troubles et impénétrables.

Nos observations, lorsqu'elles se limitent à la description,
nous équipent mal pour la pensée critique dont nous avons
si désespérément besoin, ne fût-ce que pour analyser ces
dépôts de mémoire dont tu as la charge.

Ô Clio, nous en appelons à toi, prête nous l'oreille.
Entends, nous t'en prions, nos voix en colère.
Avec ces thèses sur la théorie et l'histoire nous t'invitons
à sanctifier notre mission et à nous recommander
aux dieux.

¹ Hésiode, *Théogonie. La naissance des dieux*, traduction d'Annie Bonnafé,
Paris, Editions Payot & Rivages, 1993, p. 55.



DES LIMITES DE LA DISCIPLINE HISTORIQUE

I.1 *L'histoire universitaire n'a jamais réussi à transcender ses origines dans l'empirisme du dix-huitième siècle.* Disant cela, ce n'est pas l'approche sceptique de David Hume et du début de l'empirisme que nous visons, mais la méthode scientifique intrinsèquement liée au positivisme, méthode que Horkheimer a appelé «l'empirisme moderne», et qui a été par la suite adoptée par toutes les sciences humaines. L'histoire universitaire reste fidèle à cette méthode consistant à réunir des faits dans le but de produire des interprétations en les renvoyant à des contextes considérés comme donnés et en les ordonnant à des récits chronologiques.

I.2 *L'histoire universitaire effectivement existante promeut un essentialisme disciplinaire fondé sur un fétichisme méthodologique.* Traitant des apparences réifiées (i.e. des témoignages immédiatement observables, de préférence trouvées en archives) comme si elles incarnaient le réel et contenaient la vérité des rapports sociaux, elle évalue la recherche en fonction de la compétence mise en œuvre dans l'emploi de la méthode empirique. Le champ tend à produire des érudit.es plutôt que des penseur.ses et considère ces érudit.es en des termes technocratiques. La plupart du temps, les historien.nes écrivent à destination d'autres historien.nes professionnel.les, prêtant une attention particulière aux normes disciplinaires et aux gardiens du temple (*gatekeepers*) dont dépend l'avancement d'une carrière. Cette mentalité corporatiste entretient un éthos d'« experts » spécialisés, de professionnels qui instrumentalisent leur « expertise » pour en faire un signe performatif d'appartenance et de statut au sein de la corporation.

- I.3** *L'obsession actuelle pour la « méthodologie » repose sur cette approche « professionnelle » ; on estime que l'odos, ou chemin, conduisant au savoir historique est unique et celles et ceux qui s'en éloignent sont égaré.es.* Cette insistance sur la méthodologie rétrécit le chemin disciplinaire de l'histoire, aveuglant chercheur.ses et lecteur.trices à d'autres voies pouvant conduire vers le passé. Inversement, une formation théorique permet de comprendre la logique, les écueils et les avantages correspondant au choix de telle ou telle voie.
- I.4** *Derrière ce fétichisme de la méthde, il y a une loyauté jamais interrogée pour le « réalisme ontologique ».* Ce qui est central pour cette épistémologie, c'est un engagement à l'égard des données empiriques qui soutiennent fallacieusement l'assertion selon laquelle les événements passés sont objectivement offerts à la découverte, à la description et à l'interprétation. Ici, la tautologie est manifeste : la méthodologie empiriste rend possible le règne de ce réalisme qui, à son tour, garantit le succès de la méthodologie empiriste.
- I.5** *L'histoire comme champ encourage un système disciplinaire.* Celles et ceux dont les positions semblent avant-gardistes mais qui prennent soin d'arrondir les angles et organisent leur pensée sur une base conventionnelle sont récompensé.es, tandis que celles et ceux qui défrichent de nouveaux territoires sont condamné.es. Par « nouveaux territoires », nous entendons d'autres types d'enquêtes, d'orientations ou de points de départ épistémologiques, non de nouveaux thèmes ou sujets de recherche. Ceux et celles qui se montrent discipliné.es sont récompensé.es par la corporation, tandis que les novateur.trices sont puni.es. Nulle part ce processus disciplinaire n'est plus évident que dans les règles de sélection et de publication de la revue phare de l'American Historical Association (AHR). La discipline s'exerce par une pratique consistant à enrôler de nombreux membres anonymes dans le comité chargé de sélectionner les articles ; ceux-ci réglementent ainsi leur champ disciplinaire pour ensuite se féliciter eux-mêmes ainsi que les auteur.trices choisi.es pour leur objectivité scientifique et la place qui leur revient logiquement dans la méritocratie. L'effet d'abrutissement dû à ce processus donne lieu à des articles qui couvrent sans doute un vaste espace géographique et même thématique, mais sont étonnamment homogènes du point de vue de

l'approche théorique et méthodologique. Le fait de recourir à un vaste comité scientifique recouvre le tout d'un vernis de méritocratie démocratique tout en accordant encore plus de pouvoir au comité de rédaction, qui peut alors choisir parmi les nombreuses opinions celles qui doivent être autorisées à paraître. Cela conduit inévitablement les auteurs à lisser leurs arguments, à écarter ce qui dans leurs affirmations risquerait troubler la paix d'un public aussi large que possible, et à produire des textes aussi inoffensifs que possible. La plupart du temps, ne trouve place dans les pages de la revue que ce qui est déjà familier. Comme d'autres revues disciplinaires, l'AHR œuvre le plus souvent à reproduire ce qui passe pour être le sens commun professionnel, à réaffirmer la solidarité corporative et à reconduire les limites qui séparent les inclus des exclus.

- I.6** Le rédacteur en chef de l'AHR a récemment annoncé un plan de « décolonisation » de la revue—consistant à rectifier « des décennies de pratiques d'exclusion, au cours desquelles les femmes, les personnes de couleur, les immigré.es et les peuples colonisés et indigènes ont été efficacement réduits au silence en tant que producteur.trices de savoir et en tant que sujets d'étude historique. » Il a promis de diversifier la composition du comité de rédaction, les auteur.trices des livres recensés et le choix des personnes chargées des recensions. Ce sont des réformes bienvenues et que l'on attendait depuis trop longtemps. Mais il note également que « les procédures d'évaluation des articles proposés » ne seront pas révisées, le processus actuel de « sélection à l'aveugle par des pairs » (*blind peer review*) étant déjà « hautement démocratique ». En se focalisant d'abord sur les provinces et les colonies que constitue la section des recensions, la rédaction admet ainsi que les articles de première main resteront solidement sous contrôle impérial. Le rédacteur en chef ne reconnaît pas que la décolonisation de la revue doit aussi consister à repenser les normes d'érudition et les formes de savoir qui ont permis le type d'exclusion auquel l'AHR participe depuis longtemps. En se focalisant uniquement sur une diversification sociologique des auteurs et géographique des thèmes, il garantit que la méthodologie empiriste et l'épistémologie réaliste resteront le sol ininterrogé de la discipline. Une nouvelle fois, l'hégémonie existante est entretenue par un engagement verbal en faveur de la diversité, visant à coopter plutôt qu'à transformer.

Le champ et la revue ne peuvent véritablement être décolonisés qu'en réimaginant radicalement l'usage et l'applicabilité de la théorie pour l'histoire.

I.7 *Étant donné que les historien.nes analysent (le caractère dynamique et changeant des) les formations sociales, les rapports sociaux, les expériences et les significations sociales, ils et elles ne peuvent se passer d'une solide connaissance en théorie critique (qu'elle soit sémiotique, psychanalytique, marxiste, herméneutique, phénoménologique, structuraliste, poststructuraliste, féministe, postcoloniale, queer, etc.). Ce n'est qu'ainsi qu'elles et ils pourront dépasser la fausse opposition entre histoire et théorie, en produisant de l'histoire fondée en théorie et de la théorie fondée en histoire. Peu de départements d'histoire disposent d'enseignants chargés d'enseigner les théories de l'histoire ou la théorie critique; ils s'en remettent donc à des cours occasionnels dispensés par des professeurs qui s'intéressent à ce champ ou par telle ou telle personnalité hors département, à qui ils envoient leurs étudiant.es. La «théorie» est ainsi reléguée à la périphérie du «véritable» travail historique, ce qui a aussi pour conséquence de former les étudiant.es à penser la théorie comme un exercice secondaire plutôt que comme une partie intégrante de la pensée et de l'écriture historique.*

I.8 *L'approche normale (et normalisatrice) de l'enseignement doctoral en histoire révèle (et renforce) son orientation anti-théorique et non réflexive. La plupart du temps, cet enseignement se compose principalement de cours d'historiographie et de séminaires de recherche. Les cours d'historiographie s'organisent généralement autour de l'assemblage d'un corpus d'ouvrages importants formant un sous-champ spécifique où les étudiant.es iront puiser des informations (qui leur apprendront le métarécit), s'instruiront de l'axe temps-lieu-thème (dont la maîtrise sera vérifiée au moyen d'exams exhaustifs) et acquerront des compétences techniques (le déploiement plus ou moins réussi des méthodologies historiques normatives susceptibles d'être utilisées ou modifiées par les étudiant.es dans leurs propres recherches). Les séminaires de recherche doctorale se réduisent la plupart du temps à des invitations à écrire des articles publiables fondés sur des matériaux puisés dans des sources primaires, comme si «faire de l'histoire» était une*

entreprise technique qui coule de source et comme si les étudiant.es n'avaient qu'à développer l'habitude méthodologique consistant à rassembler des témoignages factuels destinés à être contextualisés et mis en récit. Même si des cours thématique et théoriques (sur le genre, la race, l'ethnicité, la religion) sont proposés, il est rare que les étudiants en thèse d'histoire se voient enseigner l'histoire de l'«histoire» en tant que forme de savoir, l'épistémologie des sciences humaines ou la théorie critique.

I.9 *La discipline historique met trop souvent entre parenthèses la réflexion sur ses propres conditions de possibilité : c'est-à-dire ce qui passe pour preuve historique, la manière dont la méthodologie peut préfigurer la validation et la mise en lisibilité des arguments au moyen de telles preuves, les présupposés qu'implique une telle validité quant à l'ordre social et aux transformations historiques; les rapports entre formes sociales et formes de savoir, les manières admises d'être en relation et les manières admises de savoir, les ordres normatifs et les concepts normalisateurs; les champs socio-politiques qui façonnent inévitablement et surdéterminent, par conséquent, les orientations, les priorités et les hiérarchies intellectuelles, professionnelles et institutionnelles des historien.nes. Ces normes de formation et de publication renforcent la tendance de l'histoire disciplinaire à séparer artificiellement données et théorie, fait et concept, recherche et pensée. Cela conduit la «théorie» à être réifiée comme un ensemble de cadres tous faits qu'il suffirait d'«appliquer» aux données.*

I.10 *Les cadres et les concepts théoriques qui ne s'accordent pas avec l'épistémologie réaliste et la méthodologie empiriste de l'histoire disciplinaire sont habituellement consignés à —ghettoisés dans— l'histoire «intellectuelle» qui souvent met en rapport les idées et la société de manières qui confirment plutôt qu'elles ne déplacent les présupposés conventionnels de la discipline. En elle-même, l'histoire intellectuelle ne risque pas davantage de soulever des questions réflexives sur l'épistémologie historique et sur les normes historiographiques que d'autres sous-champs professionnels. Les historien.nes des idées qui s'occupent de pensées hétérodoxes (par exemple le poststructuralisme, la psychanalyse, le marxisme) décrivent les idées, mais prennent rarement ces théories comme point de départ, méthode ou cadre de leurs propres*

analyses historiques.

- I.11** *La préoccupation anti-théorique de l'histoire pour les faits empiriques et les argumentations réalistes implique cependant un ensemble de présupposés théoriques ininterrogés* quant au temps et au lieu, quant à l'intention et à l'agentivité, quant à la proximité et à la causalité, quant au contexte et à la chronologie. Cela contribue, fût-ce involontairement, à renforcer le statu quo universitaire et politique.



**LA RÉSISTANCE
À LA THÉORIE**

La résistance de l'histoire à la théorie prend de multiples formes :

- II.1** *Une distinction fallacieuse* entre une philosophie féminisée et une histoire masculinisée. Ainsi, la philosophie est moquée comme une danse frivole avec « l'élégante *French theory* » tandis que l'histoire est vantée pour sa capacité à travailler dur [*solid hard work*]. Rappelez-vous cette image de l'authentique historienne gravissant péniblement les cent marches des archives de Lyon (comme l'ont fait tant de pénitents avant elle), en quête de faits. La philosophie est dénoncée comme spéculative (féminine); l'histoire est révérée pour son objectivité (masculine)². Le « noble rêve »³ d'une science pure (masculine) n'a jamais abandonné la discipline : autrefois on expliquait la ferveur révolutionnaire française par l'ergot du seigle, aujourd'hui la « science » historique prend la forme de tests ADN sur des ossements anciens ou de l'application des neurosciences aux *mentalités**.
- II.2** *La naturalisation de l'histoire*, considérée comme quelque chose qui est déjà là, attendant d'être extrait du sol; la récupération des morts comme un moyen sûr de connaître les vivants. L'histoire comme le récit qui nous dit plutôt que comme la fable que nous racontons sur nous-mêmes.
- II.3** *Thématisation (i)*. La théorie comme un tour supplémentaire (et erroné) dans le kaléidoscope toujours en mouvement de l'enquête historique. L'attrait exercé par la théorie est considéré comme une étape aberrante de l'histoire intellectuelle de la discipline, laquelle en est heureusement sortie en accédant à la maturité et en revenant à une observation plus solidement ancrée.
- II.4** *Thématisation (ii)*. Les objets de l'enquête théorique sont eux-mêmes thématés. Ainsi par exemple, les enquêtes épistémolo-

giques spécifiques ne constituent plus qu'une étude de plus sur les prisons, la clinique ou les pratiques sexuelles. Et «mes» divergences d'avec Foucault sur la prison deviennent une démonstration des erreurs dues à ses orientations théoriques.

- II.5** *Récupération*, une variante de la thématization. Une inclusion affichée qui ne semble accueillir la théorie (habituellement présente dans la préface, l'introduction ou les notes d'une étude empirique) que pour ignorer ses implications dans le corps de l'ouvrage. Ainsi, «déconstruction» devient synonyme d'«interprétation» dans les histoires intellectuelles conventionnelles, le marxisme est réduit au déterminisme économique ou à l'application de la notion de «classe» aux études locales, et l'emploi de la notion de «genre» ne sert qu'à reproduire la distinction sexe/genre ou la fixité de l'opposition masculin/féminin comme partout où elle est censée avoir lieu.
- II.6** *Le rejet de la théorie (i)*. En l'occurrence, la théorie structuraliste ou la théorie poststructuraliste, l'une et l'autre considérées comme de dangereux relativismes : en interrogeant le rapport du langage à la réalité, la théorie est accusée de compromettre la quête nécessaire de vérités considérées comme évidentes.
- II.7** *Le rejet de la théorie (ii)*. On accuse la théorie—toute théorie—d'impliquer l'imposition déformante de catégories idéologiques fixes sur des faits évidents. À l'exemple de certains chercheur-euse-s qui adoptent des techniques de «lecture de surface», cette accusation de distorsion est contredite par le recours non problématisé que font ces chercheurs (en histoire ou en littérature) à des classifications soi-disant objectives, comme classe, race, ou genre⁴.
- II.8** *L'ignorance délibérée des caprices du langage* et une insistance sur le sens littéral des mots (leur «sens commun»).

² Joyce Appleby, Lynn Hunt et Margaret Jacob, *Telling the Truth about History*, New York, Norton, 1995.

³ Peter Novick, *That Noble Dream: The 'Objectivity Question' and the American Historical Profession*, Cambridge University Press, 1988.

⁴ Stephen Best and Sharon Marcus, "Surface Reading," *Representations* 108:1 (2009).



III.1 *Une histoire critique est une histoire qui fait de la théorie*. C'est une histoire qui ne traite la «théorie» ni comme un corpus isolé de textes ou de connaissances, ni comme une forme séparée et anhistorique de savoir. C'est une histoire qui considère la théorie comme une pratique située dans le monde (*worldly*) (et comme un artefact historique). Il ne s'agit pas de faire en sorte que les historiens deviennent des théoriciens ; la théorie pour elle-même est aussi dépassée que l'idée selon laquelle les faits «parlent d'eux-mêmes». Il s'agit de faire en sorte que l'histoire disciplinaire surmonte sa mentalité corporatiste (son essentialisme disciplinaire) et sa méthodologie empiriste (son fétichisme méthodologique)—pour interroger ses propres présupposés «de sens commun» sur la preuve et la réalité, la subjectivité et l'agentivité, le contexte et la causalité, la chronologie et la temporalité. Pour cela, une sérieuse connaissance des théories de subjectivité, de la société, et de l'histoire est nécessaire.

III.2 *L'histoire critique n'applique pas la théorie à l'histoire, pas plus qu'elle n'appelle à intégrer davantage de théorie dans les ouvrages historiques, comme si la théorie venait du dehors. Elle vise plutôt à produire une histoire informée par la théorie et un travail théorique fondé en histoire*. L'histoire critique prend au sérieux les systèmes, processus et forces discontinues et non contiguës, qu'il s'agisse de structures sociales, symboliques ou psychiques ; de champs et de relations ; ou de «causes» nécessitant d'être distinguées des «effets», que ce soit par des continents ou par des siècles. L'histoire critique pense ses propres conditions de possibilité sociales et historiques. Elle explicite les présupposés, les orientations et les implications théoriques de ses affirmations. Elle détaille les enjeux de son intervention dans le monde.

III.3 *L'histoire critique interroge et historicise l'épistémologie réaliste qui sous-tend à la fois l'empirisme historique et le rationalisme philosophique. Elle reconnaît que l'histoire inductive n'est que l'envers de la philosophie déductive à laquelle l'histoire professionnelle s'oppose depuis ses débuts. L'une et l'autre, si différemment que ce soit, distinguent être et savoir, monde et pensée, vérité et histoire. Ni l'une ni l'autre n'interrogent les rapports implicites qui existent entre la réalité sociale et les cadres, catégories, méthodes et épistémologies (socialement produites et historiquement spécifiques) à travers lesquelles cette réalité peut être comprise (que ce soit par induction ou par déduction). La visée de l'histoire critique se situe par-delà l'opposition fallacieuse entre induction empiriste et déduction rationaliste, d'une part, et description historiciste et abstraction transhistorique, de l'autre.*

III.4 *L'histoire critique reconnaît tous les « faits » comme toujours déjà médiatisés, les catégories comme sociales et les concepts comme historiques ; la théorie est située dans le monde et les concepts travaillent dans le monde. En faisant équivaloir « faits » et « vérité », les historien.nes s'appuient sur une contradiction logique ; en effet, qu'elle soit inductive ou déductive, la logique ainsi déployée implique une idée permanente et inaltérable de la « vérité » qui est antithétique à ce qui sous-tend toute approche, fût-elle la plus conservatrice, de l'histoire : l'idée d'un changement à travers le temps. Les historien.nes reconnaissent cette contradiction à condition d'avoir une formation théorique et critique. Ils sont alors obligés se confronter à la manière dont la constitution de « faits » en argument historique est indissociable des conditions sociales, de la situation de l'historien.ne et de l'éventail des questions acceptables qui peuvent être posées au passé à tel ou tel moment de l'histoire.*

III.5 *L'histoire critique reconnaît que toute référence au contexte (en tant qu'il est un répertoire de significations) constitue elle-même un argument portant sur des rapports et des systèmes sociaux qui ne peuvent être supposés connus mais doivent être déployés (elaborated). Le contexte n'est jamais simplement donné, ni ne va de soi ; il pose toujours autant de questions qu'il peut sembler en résoudre.*

III.6 *Les historien.nes critiques font un travail réflexif ; ils et elles*

reconnaissent leur propre implication psychique, épistémologique, éthique et politique dans leur objet d'étude :

- a. *au point de vue psychique, elles et ils doivent reconnaître et tenter d'élaborer leurs investissements psychiques par rapport à leur matériaux, plutôt que de se contenter de les exprimer.*
- b. *au point de vue épistémologique, il peut y avoir de profonds rapports structurels entre les notions, cadres et méthodes (socialement produites) qu'emploient les historien.nes et le monde social qui est analysé ; tout travail d'histoire implique ou promeut une compréhension particulière des rapports sociaux et des transformations historiques ;*
- c. *au point de vue éthique, les historien.nes ont une responsabilité—au sens propre : d'une certaine manière, ils ont à en répondre—à l'égard des acteurs et des idées qu'ils et elles analysent, comme à l'égard ce qui en persiste et nous en est transmis ;*
- d. *au point de vue politique, les livres d'histoire sont des actes inscrits dans le monde, qui affirment ou interrogent les approches du sens commun et les systèmes existants, abordent les contradictions sociales et s'engagent implicitement ou explicitement dans les luttes en cours.*

III.7 *L'histoire critique est une histoire du présent qui relie le passé au présent de manière dynamique, reconnaissant à la fois le caractère persistant ou répétitif du passé dans le présent et le caractère non nécessaire des passés présents et des présents passés—que ce soit à travers les lignes d'ascendance généalogique, les inquiétants retours, les traces obsédantes et des forces spectrales, ou à travers les contradictions asynchrones qui marquent un maintenant inactuel.*

III.8 *L'histoire critique ne cherche pas seulement à rendre compte et donc à dénaturiser les systèmes effectivement existants. Elle cherche à remettre en question la logique même du passé et du présent, de l'aujourd'hui et de l'autrefois, de l'ici et du là-bas, du nous et du eux, dont dépendent largement à la fois l'histoire disciplinaire*

et l'ordre social actuel.

- III.9** *L'histoire critique cherche à intervenir dans les débats publics et les luttes politiques.* Mais plutôt que de chercher à collaborer avec le pouvoir à partir de l'expertise des spécialistes, elle interroge la réduction de la pensée à l'érudition, de la recherche à la spécialisation, ainsi que l'idée même du règne des experts.
- III.10** L'histoire critique vise à comprendre le monde existant pour interroger les données de notre présent, afin de créer des ouvertures vers d'autres mondes possibles.



Si nous pensons l'historien.ne comme apparenté.e à l'interprète du rêve, nous voyons que celles et ceux qui cherchent à tirer un sens littéral du rêve en le présentant de manière chronologique, réaliste et évidente sont reconnus et récompensés. Mais ceux et celles dont les enquêtes conduisent au nombril obscur du rêve, à ce lieu où récits et interprétations cessent d'avoir un sens conventionnel, sont ignorés ou rejetés. Le risque encouru par une corporation si fortement disciplinée, c'est que l'organisation du sens ne permette qu'une voie étroite d'interprétation qui s'aligne toujours sur ce qui a déjà eu lieu, sur ce qui a déjà « du sens » (autrement dit, qui relève du sens commun). Les structures temporelles, politiques ou même identitaires qui ne se conforment pas à la convention sont exclues ou occultées. *L'historien.ne équipé.e d'une formation théorique sait prêter l'oreille au nombril du rêve, aux endroits où l'histoire « fait sens » ou pas ; or c'est là qu'est l'ouverture à l'innovation interprétative et politique.*